

il foglio - numero quattordici

C'est dans la clandestinité, mais avec détermination et nos meilleures plumes, qu'à tour de rôle, nous écrivons un papier que nous afficherons partout dans notre cité. Parce que Peuple de Vicerezzo, la vérité doit éclater !

Marco Orsini

(plume de Tobormory et mise sous presse par Solaris)

Chers lecteurs, seul un vétéran tout juste rentré d'Hexenberg ignorerait qui est Ernesto Caraglio. Nous connaissons tous l'illustre fils du Doge, cet Achille moderne qui a emporté au printemps dernier la place forte de Bellagio, mettant ainsi un terme à trente années de paix avec Poggia, notre puissante voisine. Depuis des mois, à grand renfort de célébrations et d'opéras douteux, le Haut-Conseil ne cesse de nous rabattre les oreilles de ses exploits dans le vain espoir de faire oublier la tournure calamiteuse que prend la guerre ainsi déclenchée. Mais qui parmi vous connaît l'âme damnée qui le sert dans l'ombre ? Et qui parmi les esprits les plus éclairés de cette ville peut affirmer avec certitude que cette éminence grise ne sert pas de plus grands intérêts que ceux du fils du Doge ? Parce que la vérité doit éclater, nous placarderons bientôt dans toute la ville les notes au sujet de cet homme que nous a fait parvenir, avant sa disparition aussi mystérieuse que suspecte, le célèbre pamphlétaire Libero Ricci.

Des Capes noires et de leur nouveau capitaine

Les Capes noires sont une institution aussi vieille que notre République. Malgré ses méthodes parfois discutables, nous avons toujours considéré cette police secrète comme un mal nécessaire tant elle a assuré la pérennité de l'État. Pourtant, depuis la guerre avec Poggia et la nomination de Marco Orsini à leur tête, les Capes noires se transforment chaque jour un peu plus en appareil répressif. Sous le prétexte d'une chasse aux espions, les arrestations se multiplient et la délation est érigée en valeur patriotique. J'en veux pour preuve ces sinistres boîtes à dénonciation que l'on voit fleurir un peu partout dans nos rues et que nous appelons pudiquement Bocche di Leone. Tout droit sorties de l'esprit pervers du bon capitaine Orsini, ces "bouches de lion" distillent le lent poison de la méfiance et de la zizanie entre les citoyens.

Pourtant, s'il y a bien une personne dont nous devons nous méfier, c'est bien de Marco Orsini. Si nous avons été moins obnubilés par la hausse du prix du pain, nous nous serions dès le début étonnés de la nomination d'un étranger au poste de capitaine des Capes noires. Que ce sinistre personnage soit un proche du fils du Doge, ne change rien au fait qu'il s'agit là d'une entorse sans précédent aux traditions de notre République. Comment imaginer, qui plus est en temps de guerre, confier la sécurité de l'État à un Palermitain dont nous ne connaissons rien ? C'est bien là un signe de l'affaiblissement de nos dirigeants, voire peut-être même de leur corruption. Mes mots sont forts et j'imagine que certains me trouveront alarmiste, mais laissez-moi rapprocher ici quelques faits établis, fruits d'une longue enquête, et tirez-en vous même les conclusions qui s'imposent.

Du passé trouble de notre capitaine

Retracer la vie de Marco Orsini impose de remonter à une vingtaine d'années, en 1600 plus précisément. Tout juste sorti de l'adolescence, notre orgueilleux capitaine n'est alors que le chef d'une bande de jeunes scélérats comme il en existait tant alors à Palerme. De chapardages en agressions, il finit logiquement par échouer à La Vicaria, la redoutable prison de la capitale sicilienne. Il aurait pu y pourrir de longues années s'il n'en avait pas été tiré par Donna Gabriella, l'extravagante duchesse d'Oreto. Déjà fort âgée, mais richissime, elle a laissé un vif souvenir aux Palermitains pour beaucoup de raisons, mais notamment par son appétit immodéré de jeunes hommes qu'il lui arrivait d'aller chercher jusqu'au fond des geôles de son ami le gouverneur.

Transféré au Palazzo Oreto, Orsini découvre l'étrange atmosphère d'un sérail de garçons et développe un goût pour le luxe qui ne le quittera plus. Mais malgré toute l'ardeur qu'il met à remercier sa bienfaitrice, il comprend vite que la vie d'un favori est éphémère et qu'il doit compter sur ses véritables talents pour durer. Assez bon bretteur et doté de la loyauté inébranlable des êtres dénués de scrupules, il parvient à se démarquer des mirliflores languides et des petites frappes sans imagination qui font le quotidien de la maîtresse des lieux. En à peine un an, il devient l'exécuteur des basses d'œuvres de la duchesse, une pièce essentielle dans les manigances politiques de Donna Gabriella et de ses amis.

Au fil de cinq années de bons et loyaux services, il est ainsi introduit auprès d'hommes puissants liés à la Guide des Alchimistes. Des hommes qui lui fourniront un refuge lorsque l'Inquisition se penchera sur la vie dissolue de Donna Gabriella [La dame finira sur le bûcher pour avoir cherché à conserver sa jeunesse avec le sang de ses amants. Accusation fort peu crédible, mais ceci est une autre histoire]. Privé de sa protectrice, Orsini passe au service de Don Carlo, grand maître de la Guilde des Alchimistes en Sicile. Mais la vague de procès en sorcellerie rend l'air irrespirable à Palerme et Don Carlo préfère l'éloigner. Orsini passe ainsi une dizaine d'années à servir la Guilde dans des missions qui le mènent toujours plus à l'est, de la Candie à Chypre, puis à Esra. Malheureusement, l'âge ne me permettant plus de voyager jusqu'aux rives orientales de la Méditerranée, je n'ai pas pu établir avec exactitude la nature de sa tâche en Orient.

En 1616, il y a quatre ans donc, Orsini est de retour en Europae. Un de mes contacts atteste de sa présence à la cour de la Régente Caterina. Si Don Carlo est mort, les liens d'Orsini avec la Guilde ont survécu. Il réside à l'hôtel particulier d'Ambroise de Flamel, Alchimiste à la cour. Au nom de ce dernier, il multiplie les contacts avec de nombreuses factions connues pour conspirer contre le régime. Il rencontre ainsi, aussi secrètement que possible, des Réformés, des Chevaliers du Saint Ordre et même des représentants de l'étrange secte des Flagellants. Cette intense activité se double d'une vie mondaine digne d'un vrai gentilhomme du Royaume. On le voit dans les salons, à l'opéra et même A la Douce Mignonne, la célèbre académie d'amour de Mme Saint-Ange. Sa vie ne semble alors qu'un tourbillon de plaisirs. Du moins jusqu'à un incident malheureux qui aura pour conséquence son expulsion du Royaume. Suite à une affaire obscure dont je n'ai pu démêler l'écheveau, il défie en duel Octavio, le nain favori de la régente, pour défendre l'honneur de Sandro Bartuccio, médecin personnel de Flamel. Le duel au premier sang tourne en faveur d'Octavio et Orsini en gardera la balafre sur la joue que nous lui connaissons tous. Il sera surtout déclaré persona non grata dans les jours qui suivent et devra reprendre la route de la péninsule, une sanction bien démesurée à moins bien sûr qu'on ne la rapproche des relations qu'Orsini entretenait avec les ennemis de la régente.

De la réalité au mythe

Le dernier chapitre de cette biographie est connu de tous, du moins dans sa version officielle telle que dépeinte dans "Le Triomphe de la Volonté", l'indigeste opéra de Lamia Saleza (dont le mécène n'est autre que le grand maître Alchimiste de notre cité).

En 1618, alors qu'il rentre de son Grand Tour, le beau et fringant Ernesto Caraglio est attaqué par une trentaine de brigands piémontais qui comptent demander une rançon à son père, notre Doge. Malgré sa vaillance, il ploie sous le nombre et est capturé. Marco Orsini, qui passait opportunément par là, découvre les traces laissées par le combat. N'écouter que son courage, il remonte la piste des brigands et attend la nuit pour se glisser dans leur repère et libérer Ernesto. Lame à la main, nos deux héros luttent dos à dos contre les trente brigands. Tour à tour, ils se sauvent la vie et scellent leur amitié naissante dans le sang des malandrins.

Quelle belle histoire, pour un peu je comprendrais qu'on en ait fait un opéra. Qu'y-a-t-il de plus doux qu'une amitié sincère et désintéressée, fruit du hasard et de l'adversité ? Bien sûr, on pourrait se demander comment des brigands piémontais ont pu reconnaître le fils du Doge, alors que la plupart des Vicerentini de cette époque en auraient été incapables. On pourrait également s'ébahir du bon goût avec lequel la Providence a placé Marco Orsini sur cette route de montagne. Un esprit chagrin, mais non dénué de jugeote, laisserait entendre que toute cette aventure n'était qu'un coup monté pour gagner la confiance d'Ernesto, mais ce serait sans doute pousser la mesquinerie un peu trop loin.

Toujours est-il qu'après cet épisode les deux compères ne se quittent plus. Ils écumant ensemble les Cités-États et vivent mille et une aventures. Leur légende s'édifie petit à petit, jusqu'à l'apothéose de ce "glorieux" jour d'avril 1620 où Ernesto Caraglio plante nos couleurs au sommet du campanile de Bellagio tandis qu'Orsini ferraille pour le protéger. Le téméraire Ernesto et l'obscur, mais fidèle, Marco... Qu'importe de violer l'Histoire, pourvu qu'on lui fasse de beaux enfants. Le peuple aime les héros.

De la nécessité de douter de nos dirigeants

Mon maître, le grand Giordano Balbo, avait coutume de dire que la guerre est un crime. Or, dans les jours sombres qui sont les nôtres, à qui profite le crime de la guerre contre Poggia ? A qui doit-on vraiment la prise de Bellagio qui a lancé les hostilités ? Au Doge ? A son fils Ernesto ? Ou à Marco Orsini ? Un aventurier qui, toute sa vie durant, a été à la solde de la Guilde des Alchimistes. Cette même Guilde qui a vendu et qui, vu la tournure que prend la guerre, vendra encore longtemps d'énorme quantité de poudre tant à Vicerezzo qu'à Poggia.

Amis lecteurs, si ma démonstration n'est pas parfaite, j'espère de tout cœur qu'elle aura éveillé en vous suffisamment de doutes pour que vous considériez avec la plus grande défiance le nouveau capitaine des Capes noires. La collusion entre Marco Orsini et la Guilde des Alchimistes menace notre République. Sans votre vigilance, elle nous conduira à la ruine et à la tyrannie.

